



Du symptôme au « sinthome » Jacqueline Dhéret

Lacan a pu dire dans « La Troisième »¹ que l'analyste complète le symptôme, y prenant ainsi part*. Pas d'analyse sans symptôme avec ce que son aveu comporte de rencontre avec une jouissance intraitable. Même chez l'enfant, il s'énonce comme ce qui échappe et contraint : « C'est plus fort que moi. » Ce point de réel, dès les premières séances, relativise la valeur interprétative de l'inconscient, qu'il contribue cependant à faire exister. C'est qu'il convient d'accueillir un vouloir dire, bien que nous sachions que le vouloir jouir du symptôme l'emporte toujours. Le transfert n'est pas autre chose. Afin qu'une part de la jouissance puisse se déplacer sur la parole et dans la séance, l'analyste soutient l'idée que la parole est porteuse de sens, message à déchiffrer qu'il s'agit d'écrire et de lire. Sous transfert, l'inconscient est au départ un savoir qui ne parle pas. Nous avons donc trois dimensions à soutenir : celle de l'inconscient comme savoir énigmatique à déchiffrer, celle de l'objet qui échappe et le reste opaque qui se caractérise d'être logé dans les tripes, comme le dit Lacan. L'analyste incarne l'objet et soutient ainsi l'amour de transfert, en se prêtant aux mises en scène de ce qui vaut, pour l'analysant, comme présence réelle de la jouissance : « Ça ne peut se faire qu'à réduire la fonction de la représentation, à la mettre là où elle est, soit dans le corps. »²

La frappe du S₁

Céline a déjà de nombreuses années d'expérience de la cure. Elle comprend beaucoup de choses, sauf la souffrance qui insiste et qui la porte vers des partenaires ravage qu'elle quitte, tout comme ses analystes. Sa vie est marquée par une attirance dont elle se défie et qu'elle met en acte : elle supporte difficilement les entretiens à deux, que cependant, elle recherche. Chacune de ses demandes d'analyse semble avoir été marquée par ce temps qu'elle vise autant qu'elle le redoute, mais dont elle n'a jamais rien dit auparavant. Il s'agit du passage sur le divan, associé pour elle à cet énoncé « J'ai peur que l'analyste me tape. » La cure s'engage et se poursuit, en face à face, l'analyste prenant le parti de ne pas répondre à cette demande muette. Le signifiant « taper » prend alors valeur énigmatique. Un second signifiant, « folle », prélevé dans le discours de cette habituée du divan, vient faire trou dans le savoir acquis. « Être tapée », peut s'entendre comme « être folle ».

Céline découvre alors qu'elle se voue, depuis toujours, à ce prédicat qui l'absorbe et qui la retient. Elle a peur de passer pour folle, ce pourquoi elle est psychiatre. L'analyse la rend folle mais elle ne peut pas s'en passer, elle ne rencontre que des fous, elle est folle etc. Chaque

* Conférence donnée à la Section clinique de Clermont-Ferrand le 3 avril 2010

¹ Lacan J., Intervention au 7^{ème} congrès de l'École Freudienne de Paris à Rome, « La troisième », *Lettres de l'École Freudienne*, Paris, n°16, 1975, p. 177-203.

² Lacan J., *Ibid.*, p. 184.

jour, la mère de Céline la « convoquait » à l'heure du déjeuner ; cette insistance, cet intérêt particulier dont ne bénéficiaient pas ses frères et sœurs, sont restés non élucidés.

Ce moment hâte la mise en place du transfert, soit l'Autre, là où il y avait eu ravage. L'Autre à entendre comme celui des effets de vérité, est alors supposé détenir ce qui manque au sujet. Dans la névrose, c'est le désir qui en appelle au savoir, pas le symptôme.

Si pour Freud, interpréter le symptôme c'est lever le refoulement, faire apparaître la représentation refoulée, pour Lacan il s'agit de soutenir la méprise du sujet supposé savoir. L'analyste apprend de l'analysant à habiter un univers langagier inédit, ce qui l'autorise à se manifester comme présence.

Un bref instant, le signifiant « tapée » est devenu hétérogène à ce qu'il était avant. Lacan met l'accent sur le dire, en tant qu'il a lieu en acte dans la séance. C'est une autre thèse que celle du déchiffrement de l'inconscient dans l'analyse et c'est déjà un certain usage du symptôme, que le sujet est.

La « précontrainte » du symptôme

Puisqu'il repose sur un signe qui se promène, il est possible de ramener le symptôme à sa dimension métaphorique. Un signifiant vient en remplacer un autre, un signe sort d'une chaîne pour migrer vers une autre. Le symptôme s'appuie toujours sur un effet du symbolique et il s'épanouit avec le sens. Cependant, il n'est pas que cela. Je vous renvoie à la déconvenue de Freud avec Dora. Elle lui enseigna que le symptôme n'est pas seulement signifiant, mais qu'il est commandé une *précontrainte*³, une pré inscription. Freud va jusqu'à penser qu'elle puisse être somatique, tel un frayage *déjà là*. Cette marque du langage sur le corps, Freud la met en lien avec la question de la phonation. Les signifiants n'ont pas le choix, réempruntant toujours cette voie préinscrite. Pour Lacan, c'est le S₁ seul, sans le S₂ et son pouvoir mortifiant qui centre la question du symptôme sur le signe et le réel. Dans une analyse, nous laissons parler ces traces qui déterminent le symptôme ; perspective dans laquelle les effets de la parole sur le sujet, présentent l'inconscient.

Il existe un problème inhérent au symptôme freudien ; Lacan précise : dès lors que nous nous engageons dans la voie de son déchiffrement, nous le voyons fleurir. Le symptôme a donc deux dimensions, l'une constante qui relève de la pulsion, l'autre, variable qui relève de son inscription au champ de l'Autre.

Pour Freud, les symptômes sont causés par le refoulement, constituant une solution de compromis à des problèmes psychiques. C'est quelque chose que vous trouvez longuement déployé dans *Malaise dans la Civilisation*⁴. Pourtant, le point qui lui est essentiel est la possibilité que le symptôme donne à la pulsion de se satisfaire, à partir du signifiant, en tant qu'il a des effets de signification. Il s'agit là de la part vivante du symptôme. Pas simplement celle dont on pâtit, mais celle qui permet au sujet de trouver à loger son être de vivant dans le système signifiant. Pas de vie sans symptôme, donc.

Prendre part au symptôme

Revenons au transfert et à l'engagement de Céline dans sa cure : un signifiant est arraché à ses adhérences ordinaires, à la moulinette du signifié, à quoi s'ajoute la présence de l'analyste. Le sujet est alors renvoyé à l'ombre épaisse du signifiant, qui est aussi jouissance.

Un transfert inédit s'installe – pas sans les corps – ce qui permet au sujet de reprendre goût au travail analytique. C'est ainsi que l'analyste soutient le sujet supposé savoir, qu'il prend part au symptôme. Il se fait partenaire de cette opacité irréductible qui trouve son abri, *dans la vérité menteuse* – comme s'exprime Jacques-Alain Miller – dont se nourrit l'inconscient.

³ Freud S., *Esquisse d'une psychologie scientifique*, PUF, Paris, 1979.

⁴ Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1981.

Personne ne sait rien de ce que veut dire un signifiant, « sauf l'autre signifiant »⁵. La coupure, qui rompt la sémantique, fait apparaître un message mais surtout, elle renvoie le sujet à son irréductible relation à un signifiant dans la langue : *taper*. Chaque fois que tombe une signification qui faisait le lit de la répétition, un bout de réel est arraché.

Un signifiant tout seul, une pétrification qui anime le discours de ce sujet, est apparue dans la cure : pour être aimée du père, cette analysante croyait qu'il convenait d'être *tapée*, comme la mère. D'où sa surprise, à la limite de la perplexité, face à ce message qui, fugacement, est apparu sur son versant traumatique, élémentaire.

Une équivalence s'écrit, au moment même où elle se défait : tapée = folle. Le S₁, dans son articulation à un S₂, prend alors valeur d'un : « Oui, tu peux savoir. », et « Il y a encore à dire. » Le réel exige en effet du sujet qu'il se prenne les pieds dans la langue, qu'il s'embrouille avec le signifiant. L'analyse elle-même reproduit cette nécessité, qui fait le lit du symptôme.

Le transfert est la dimension par laquelle l'effet de jouissance s'accroche au signifiant. Ce moment où semble se délivrer un sens, est le paradigme de l'inconscient-savoir, lequel répond cependant et surtout à un usage de la langue, sur le versant du malentendu. L'analysant y fait l'expérience de la rencontre avec un point de vide : un savoir est arraché à l'ignorance mais le « je ne sais pas » inclut désormais la satisfaction mystérieuse qui donne son poids de détermination au symptôme.

Les résonances asémantiques du symptôme

Pour Lacan, l'inconscient se tient dans cet écart irréductible, et il n'y a aucune chance de le réduire. Si le symptôme peut se déplacer, s'assouplir, si on peut en effacer le sens sexuel, il en restera toujours quelque chose. Les parcours de l'analysant dans la cure permettent de le construire sur son versant pulsionnel, opaque, pour autant que l'analyste vise le bord, le hors-sens qui retient de la dérive métonymique. Cela suppose que puissent être attrapées – dans la séance – les résonances asémantiques qui nourrissent la répétition. Disons que ces noyaux hors de portée sont de l'ordre du savoir lorsqu'une chaîne signifiante vient à les rejoindre, déterminant alors le sujet comme inconscient.

Le déchiffrement de l'inconscient s'effectue toujours par un déplacement vers l'axe du symptôme, mais il y a quelque chose dont on ne se sort pas et qui nécessite donc un autre traitement que le déchiffrement.

Dès son premier séminaire, Lacan met l'accent sur le fait que l'interprétation, de se définir seulement en terme de vérité et de désir, a ses limites. Retenons donc l'idée que l'analyse contrarie la jouissance du symptôme en produisant des remous dans ce que l'inconscient avait ordonné.

Dans son dernier enseignement, Lacan porte une attention spéciale au fait que l'inconscient s'élabore dans la langue qui, elle, s'inscrit dans le symbolique. Il s'agit donc de contrarier la jouissance intraitable et de permettre au sujet de ne pas reculer devant sa part maudite. C'est ainsi que l'on peut dire qu'une analyse fait passer de la plainte, de la souffrance, au symptôme analytique, jusqu'à la construction d'un « sinthome ».

Pour Céline, par exemple, le symptôme traite une part de jouissance attachée à la privation.

La plasticité de la langue

Lacan, spécialement avec le « sinthome », insiste sur l'usage que l'on peut faire du signifiant, en resserrant les choses autour du jeu de mot, de l'équivoque. Ce n'est plus la jouissance du *plus-de-jouir*, mais un nouvel usage de la plasticité du signifiant. Lacan prend alors davantage appui du symptôme comme nœud de signifiants, que de la construction du fantasme comme

⁵Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 21.

limite de l'interprétation. Au centre du traitement, le symptôme, comme nœud de signifiants guide et oriente la cure, cependant que quelque chose dans le symptôme échappe totalement à l'élucubration de savoir qui caractérise l'inconscient. Ainsi Joyce, qui arrache le signifiant à ses racines ordinaires, qui peut ainsi tordre le langage, et faire sourdre des jeux dans la langue qui délivrent des signifiés. Freud, déjà, avait découvert par le symptôme, que la langue est rebelle.

Lacan avance que le symptôme est la seule formation de l'inconscient à partir de laquelle la représentation se met là où elle doit être, c'est à dire dans le corps, alors que le savoir ne doit rien à la connaissance du vivant. Dans son dernier enseignement, il déploie la connexion entre la lettre, le corps et l'inconscient opérant ainsi un renversement à partir d'un point d'impossible : « Le sens du symptôme n'est pas celui dont on le nourrit pour sa prolifération ou pour son extinction, il est réel en tant qu'il se met en croix pour empêcher que les choses marchent de façon satisfaisante. »⁶

Donc le sens du symptôme est ce dont on le nourrit et la levée du refoulement, qui pourrait faire croire que le symptôme va s'éteindre, lorsqu'elle n'est pas obtenue de l'équivoque, le fait proliférer. Le sens du symptôme « est réel en tant qu'il se met en croix, pour empêcher que les choses marchent de façon satisfaisante ».

Apprivoiser l'insensé

Ce qui m'amène, sur le plan clinique, à vous proposer de distinguer deux choses : traduire et interpréter.

Traduire implique que le sujet trouve un nouvel usage de ce dont il ne peut s'arranger, même s'il s'en souvient : S₁ sur \$. Ici, il ne s'agit plus de lire et interpréter, mais de se satisfaire, au dernier terme, d'une identification à un nom dans la langue, qui soit identique au défaut même du discours. C'est la nature même du « sinthome » que d'être traduction, d'être réalisation subjective à partir d'une contingence qui se construit dans le vide de l'Autre.

Un signifiant asémantique⁷, sans couleur de signification, irréductible et qui s'oppose à l'élucubration. Voici ce que Lacan en dit : « Le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse, c'est que le déchiffrement se résume à ce qui fait du symptôme qui avant tout ne cesse pas de s'écrire du réel, et qu'aller à l'apprivoiser, jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque, c'est par là que le terrain est gagné [...] sans que le symptôme se réduise à la jouissance phallique. »⁸

Le sujet peut alors à la fois témoigner du désir qui l'a traduit et prendre à sa charge l'opacité de la jouissance qui a fait son destin. Toute nomination est trace d'un impossible à interpréter. Cela suppose de considérer que la jouissance ne cherche pas à se dire et qu'elle use du symbolique pour « jouir encore » dit Lacan. Dans son dernier enseignement, Lacan accentue la dimension de « bévue » du signifiant, sa dimension de contingence qui permet les déformations, les équivoques. Spécialement à partir de ce que lui a enseigné Joyce – « le sinthome »⁹ – il attrape comment un sujet peut user de ces chaînes très souples pour les faire servir à la jouissance, et en faire langage. Par exemple, dans « L'Étourdit »¹⁰ où Lacan situe l'interprétation en analyse sur le terrain de l'allusion. Allusion, ça consonne avec « alluvions », les « alluvions » de la langue, ces restes qui permettent, dit-il, de manier la fonction poétique du langage. L'interprétation vient suivre une veine, une veine signifiante en

⁶ Lacan J., « La troisième », *op. cit.*, p. 186.

⁷ *Ibid.*, p. 193.

⁸ *Ibid.*, p. 194.

⁹ Lacan J., *Le séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005. Lacan J., « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 473.

¹⁰ Lacan J., « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 473.

tant qu'elle est écriture, « astuce »¹¹ dit Lacan. Elle joue de l'équivoque homophonique mais aussi de la grammaire ou de la logique, non pour dévoiler un sens, mais pour démasquer le sens hétérogène, par exemple, entre deux séquences signifiantes.

Lacan fait valoir comment le symptôme gagne, à la fin d'une analyse, sur « la machine signifiante »¹², pour reprendre cette formule si éclairante de J.-A. Miller. Quand il gagne, il s'apparente à un sens effacé qui n'est pas un non-sens, mais un peu-de-sens qui rassemble le sujet. Un élément unique qui n'a pas d'équivalent, qui ne peut pas s'échanger, une singularité absolue qui s'ajoute, qui ouvre à des séries, et qui ne doit rien à l'Être. C'est en quoi cette solution est unique.

Lacan ajoute que le « sinthome » est un pur quantum de libido. Nous pourrions opposer la définition très simple qu'il donne de l'inconscient à partir de Freud : une représentation peut en remplacer une autre. La bévue du « sinthome », elle, ne peut se remplacer. Reste à en faire usage, pour que ça passe au langage. L'idée de Lacan est de laisser gagner le symptôme, dans l'analyse, et ce, en réduisant l'inconscient. Ainsi se dessine la mutation du symptôme au « sinthome ».

Il y a ce qui, de la langue, a fait dépôt et a troublé le sujet, une équivoque, qui, tel le « sinthome » joycien, se suffit à elle-même. Cette bévue, ce « sinthome » vient tamponner l'absence de rapport niée par l'inconscient.

Au commencement, le réel

Essayons, en conclusion, de tirer la leçon clinique de ce passage du symptôme au « sinthome ». Il y a la nécessité du symptôme et ce qui, dans le symptôme, s'impose comme nécessité. Ces deux champs sont distincts.

C'est le signifiant, nécessairement, qui supporte la béance de la relation du *parlêtre* au sexe. Le sujet de la *tuché*, de la contingence, pour Lacan, est le sujet du signifiant, celui-ci qui a le choix, lequel implique l'aliénation lorsque le savoir s'ajoute.

Pour comprendre la structure du sujet, nous sommes conduits à mettre en continuité le réel de la pulsion – où le sujet incapable de choix, est acéphale – avec le sujet du signifiant – supposé lui capable de choix.

D'où la modalité du nécessaire lorsque nous articulons la *tuché* et l'*automaton*, ce que le nœud permet : la répétition est répétition du manque inhérent à la rencontre. Elle suscite le retour des signes, des signifiants inconscients et de leur attache pulsionnelle, ce que l'analyse fait émerger.

Le champ de l'inconscient noue donc ces deux registres sans établir de dichotomie entre le semblant, soit les chaînes signifiantes, et le réel de la pulsion. C'est ce sur quoi j'ai voulu insister : ce réel est là d'emblée. Cela donne à l'inconscient un statut particulier si nous concevons que l'apparition des signes n'est pas organisée, épars dans un premier temps, comme tirés aux dés du hasard. Ensuite ces signes s'organisent selon des lois de succession qui leur imposent l'ordre d'une logique mathématique leur permettant de s'ordonner en discours. Lacan associe donc le nécessaire et le contingent, tout en les distinguant. L'*automaton* n'est pas « tout » nécessaire pour Lacan, à la différence de ce qu'avancait Aristote. Du côté de la pulsion, on a un sujet acéphale. Du côté du signifiant on a un sujet qui choisit, là où le sujet de la pulsion ne le peut pas. Le recours au nœud permet de résoudre ce problème.

Autrement dit, il n'y a pas d'un côté la jouissance et de l'autre, le signifiant. Les phénomènes de jouissance s'expriment *dans* le symbolique. Il faut en défaire la grammaire pour toucher

¹¹ *Ibid.*, p.459.

¹² Miller J.-A., « L'inconscient et le sinthome », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 71, 2009, p. 77.

aux inclinations sensibles qui relèvent de la pulsion, de la contingence et du corps. Le symptôme est un assemblage de signifiants qui se sont épurés, jusqu'à perdre leur dimension de métaphore. C'est une condensation, un assemblage comme le néologisme de *sinthome*.

« Il s'agit de répéter dans l'analyse, jusqu'à plus soif, pourquoi ça rate. »¹³ À la fin d'une analyse il ne s'agit plus de la répétition signifiante, mais de ce qui, dans l'Être, en appelle à l'infinitude. Disons que le *sinthome* traite ce point de rebroussement de l'infini sur le fini. Il n'est ni vrai ni faux, seulement ce qui revient toujours à la même place et qui est nœud. À ce titre il peut évoluer, progresser, se tirailler, être retravaillé pour faire tenir une vie. Sans doute peut-on avancer que le symptôme, à la fin d'une analyse, ne s'énonce plus d'un « je ne sais pas » mais plutôt d'un « je n'en veux rien savoir » qui est pour chacun, sa part d'insensé.



Position hystérique et position féminine Jean-Louis Gault

Le choix de prendre comme thème d'étude l'hystérie convient spécialement bien à l'époque actuelle, qui voit prospérer des formes nouvelles du discours du maître prenant volontiers les atours de la scientificité. Dans ce contexte, la vérité hystérique conserve une puissance de subversion intacte face à l'emprise des savoirs techniques anonymes et à prétention universelle.

Trois cas cliniques

1. L'hystérie peut prendre des masques inattendus et venir se loger aux marges de la société là où viennent échouer les travailleurs précaires.

Ainsi, à l'ouverture d'un dispensaire dans un quartier défavorisé une des premières personnes reçues était une patiente hystérique. Une femme d'une cinquantaine d'années, de belle allure, à l'expression aisée, qui déclara avec un brin de provocation : « J'ai découvert après trente ans de mariage que mon mari était un homosexuel refoulé ». Elle vient de passer vingt ans à l'étranger. Une fois mariés, ils étaient partis naviguer autour du monde et avaient jeté l'ancre dans ce pays lointain d'où elle revenait, et où son mari avait créé une entreprise très prospère. Une dizaine d'année avant la consultation, un neveu de quinze ans, fils d'un de ses plus jeunes frères, révèle qu'il a subi des attouchements de la part du mari. Ce dernier est immédiatement interpellé, une enquête a lieu, mais la patiente n'a qu'un seul souci : lui éviter le tribunal. Elle y réussit, au bout de trois mois il est libre et l'affaire est classée. Mais elle ne lui a rien pardonné et le presse de questions dans l'intention d'obtenir ses aveux. Rien n'y fera, la vie reprend comme si de rien n'était, mais quelque temps après, le mari est surpris dans des ébats sexuels avec l'un de ses jeunes employés, sur le lieu de l'entreprise. Le scandale éclate au grand jour, cette fois elle ne peut le couvrir. Entre eux les choses tournent à l'aigre, le couple se déchire, et elle en vient à demander le divorce.

À partir de cette décision, elle reprend sa liberté et, dit-elle, fait à cinquante ans ce qu'elle n'avait pu faire à vingt. De ce lot d'aventures dans lesquelles elle s'engouffre alors, seules deux ou trois comptent, en particulier une liaison paradoxale qui dure depuis deux ans au

*Conférence donnée à la Section clinique de Rennes, le 19 juin 2010.

¹³ Lacan J., *Le séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 55.

moment où nous la rencontrons. C'est pour s'éloigner de cet homme et tenter de rompre qu'elle est venue en France. Le tracas que lui cause cette relation troublante l'amène à consulter.

Sa situation économique qui était celle de l'épouse d'un homme riche, se trouve désormais réduite à celle d'une femme dépendante d'une allocation publique. Après le divorce, elle a vainement cherché du travail, mais elle n'a pu se résoudre à être une employée, alors qu'elle avait été une patronne. Elle vient en France rejoindre la seule personne de sa famille avec qui elle est encore en relation, sa fille, étudiante dans notre pays. Deux ans auparavant, elle avait entrepris dans le pays où elle résidait, une psychothérapie interrompue du fait de son départ.

Au cours de ce premier entretien elle évoque sa sexualité qui, tout au long du mariage, fut celle d'une femme frigide, excepté pendant une courte période au début. Finalement elle s'était résignée à l'absence de relation sexuelle et, dit-elle, elle aimait cet homme impuissant qui ne la faisait pas jouir. Par contre, depuis qu'elle a rencontré d'autres hommes, elle a découvert une jouissance qui lui était jusque là inconnue. C'est sur ce point que se clôt cette première rencontre.

Le second entretien s'orientera très rapidement vers la particularité du choix amoureux. Son compagnon actuel, remarque-t-elle, est à l'opposé de son mari. Ce dernier était un brillant universitaire, diplômé, cultivé, un chef d'entreprise audacieux qui avait réussi. Le compagnon, lui, est quasiment à la rue, il parle à peine le français – qu'elle entreprend de lui enseigner –, c'est un alcoolique, et il ne travaille pas. Ces traits suscitent consciemment chez elle un rejet, pourtant elle constate qu'elle est inexplicablement accrochée à cet homme. Au cours de l'entretien, elle revient sur la relation avec le mari, et dit : « Quand il m'a vue s'éloigner de lui, il ne l'a pas supporté et pour me garder il a tout fait, en particulier il a adopté une attitude dégradante que je ne lui connaissais pas, il me suppliait comme un gamin. » Un peu plus tard, venant à parler du compagnon actuel qu'elle entreprend d'éduquer, elle dit : « c'est un gamin ». Ces deux personnages si opposés dans la réalité quotidienne n'en font en fait qu'un seul au niveau de l'inconscient : « un gamin ». Ce que nous lui soulignons aussitôt. La surprise est de taille et heurte sa pensée consciente. Jamais elle n'aurait pu les rapprocher, puisqu'ils n'ont manifestement rien en commun. Jusqu'alors c'était de constater à quel point ils étaient étrangement si différents qui l'avait frappée. C'est ce qu'elle avait expliqué à son psychothérapeute, et elle se demandait pourquoi elle avait pu abandonner sa vie bourgeoise pour s'enticher d'un *pochtron* sans le sou dont elle partageait désormais l'existence précaire. Au fil de l'entretien elle découvre que son mari avait toujours été un gamin auprès d'elle, ce dont témoignait en particulier le fait qu'ils n'avaient jamais eu de vie sexuelle commune, exception faite des tous premiers moments du mariage.

À ce tournant du dialogue, attendons-nous à voir apparaître sur la scène, auprès de ces deux hommes, le personnage manquant. C'est ce qui ne manque pas de se produire et sans qu'on n'ait aucunement eu besoin de la solliciter elle évoque son père : « J'étais sa préférée, je me suis occupée de lui quand il est tombé malade. Il est mort il y a une dizaine d'années, c'était un homme autoritaire, sûr de lui, mais qui finalement m'était apparu comme un homme faible. » Il lui revient alors ce souvenir inouï, enfoui dans sa mémoire depuis des décennies : elle a cinq ans, le père est malade, et chaque matin elle entend le bruit d'une voiture qui s'approche de la maison familiale, dont les pneus crissent sur le gravier, c'est l'infirmière qui vient apporter ses soins au père. Cette image indélébile est restée gravée en elle et on devine l'importance de cette scène inaugurale pour sa vie amoureuse et sexuelle. Elle sera désormais « l'infirmière » des différents hommes dont elle aura à s'occuper, son père tout d'abord, son mari ensuite, et enfin le compagnon actuel. À la faveur des associations, il lui revient aussi qu'elle a eu, après la rupture avec le mari, pendant quelques mois un amant qui était un homme beaucoup plus âgé qu'elle, malade, dont elle s'est occupée et qui est mort dans ses bras. Ces deux premiers entretiens la conduisent à vouloir entreprendre une analyse. Les

choses vont aller très vite. Au bout de trois mois elle a repris sa vie en main et rompu avec le compagnon d'infortune. Elle entreprend une formation professionnelle, et rapidement trouve du travail, ce qui la conduit à déménager. Elle est alors amenée à interrompre son analyse. Un peu plus tard elle se signalera pour dire qu'elle va bien et à quel point elle s'est bien débrouillée...

2. Il arrive qu'on dise que les symptômes corporels de l'hystérie classique ne se rencontrent plus. Pourtant l'inconscient semble parfois ignorer le temps. Une jeune femme en analyse depuis quelques années ne vient pas à sa séance habituelle. Vingt-quatre heures plus tard elle appelle pour dire qu'elle a été hospitalisée en urgence trois jours auparavant pour une hémiparésie totale gauche et qu'elle attend le résultat des examens. Passent deux jours, les explorations sont en cours, son état a l'air de s'améliorer légèrement. Alors on entreprend une conversation avec elle au téléphone, sur les circonstances de cette hémiparésie et on en vient à lui faire cette interprétation : « C'est encore votre moitié qui vous fait des siennes. » Quelques jours plus tard, bien campée sur ses deux jambes, elle reprend ses séances et le cours de son analyse où elle reparle à nouveau de ses difficultés avec cette moitié. En effet, depuis le début de son analyse, elle ressentait le conflit permanent avec le conjoint dont elle partageait la vie depuis plusieurs années et dont elle avait une fille. D'autre part, elle se plaignait d'une incapacité à s'insérer dans le monde professionnel malgré les diplômes qui la préparaient tout à fait à exercer sa profession. Elle ne pouvait jamais qu'occuper des emplois subalternes. À la faveur de l'incident de l'hémiparésie, l'analyse va révéler au-delà de la moitié constituée par le partenaire du *conjugo* une autre moitié qui l'ampute de l'essentiel de sa vie depuis qu'elle a vu le jour. C'est celle qui s'est constituée en la personne d'une sœur aînée, objet depuis toujours des attentions du père. Cette imago de la sœur lui gangrène la vie. L'analyse va s'employer à effondrer cette imago, étape par étape, partout où elle est venue se loger. L'effet s'en fait ressentir. Les affrontements avec le conjoint finissent par cesser tandis qu'elle légitime pleinement sa formation et trouve la place qui lui revenait dans sa profession.

3. Dans un autre cas, la position sexuée est spécialement difficile à assumer. Cette jeune femme a effacé sur sa personne les couleurs du sexe, elle ne se maquille pas, elle ne met jamais de bijou, elle a adopté une coiffure neutre, et porte des vêtements passe-muraille sur un corps sans forme qu'affecte une nette anorexie. Dans ses relations avec son partenaire masculin, elle cultive un certain compagnonnage fraternel. Avec l'analyse, le voile qui recouvrait sa sexualité commence à se lever, elle fait alors ce rêve : « j'étais sur le dos d'une tortue dans l'eau, je me laissais porter mais j'aperçois un serpent qui m'attrape une main. La morsure du serpent est le comble de l'horreur et ça me réveille. »

Lors de la séance précédant le rêve, l'analyste avait salué une association qu'elle avait faite concernant un souvenir où l'on voyait arriver sur la scène un désir sexué jusque-là complètement refoulé. Au moment de la raccompagner, à la fin de la séance, on lui avait serré longuement et très fermement la main sur le pas de la porte. À la suite du rêve il lui revient cette séance et la poignée de main par laquelle elle s'était conclue : « le serpent qui m'attrape la main, ça m'a évoqué la poigne de votre main à la fin de la dernière séance. J'ai eu l'impression que j'étais empoignée et invitée à autre chose, il y a un grand danger pour moi à aborder le désir, à mon grand effroi il y a quelque chose qui cesse d'être asexué, il y a quelque chose qui se sexualise davantage dans mon être et j'accède à un territoire au-delà de ce que je contrôle d'habitude. Être allongée sur la carapace de la tortue c'est un peu comme être allongé sur ce divan. Je me laissais porter par le cours de l'analyse et puis j'ai été empoignée par la main du désir qui m'indique que je dois aborder quelque chose. Désormais je tends la main pour aller quelque part et j'accepte d'être empoignée. » On ponctue cette découverte en lui disant simplement : « Vous cessez d'être une tortue ». À partir de là l'analyse va mettre à jour la condition qui déterminait jusque-là le choix amoureux. Ce qui se révèle est que celle-ci doit comporter sur le corps du partenaire un doute quant-au sexe, d'où la recherche de

compagnons au caractère androgyne. Corrélativement, se dévoile une identification à un père déprimé.

Dans ces trois cas, on aperçoit les difficultés du sujet hystérique féminin dans l'assomption de sa position sexuée et les solutions offertes par la névrose à l'impasse du sexe.

Pour la première patiente cette solution est une identification à « l'infir-mère » et la réduction du partenaire à un enfant à éduquer, à soigner, à protéger et dont il s'agit aussi de couvrir les frasques. En effet, elle n'ignorait rien des sorties du mari comme elle n'ignorait rien des infidélités du père. À l'occasion du premier incident qui menaçait le mari elle avait tout fait pour étouffer l'affaire en sollicitant les meilleurs avocats.

Dans le deuxième cas, on note le refoulement du désir sous l'imgo d'une sœur idéalisée. Enfin dans le troisième, apparaît une position asexuée et l'identification au père.

Comment devient-on femme quand on est hystérique ?

À chaque fois, le sujet s'appuie dans sa vie amoureuse sur une identification qui s'enracine dans le complexe d'Œdipe, la mère, la sœur, ou le père, et cette identification constitue l'obstacle véritable à son désir de femme. D'où la question : comment devient-on femme quand on est hystérique?

Question à quoi ces analysantes pourraient répondre : on devient femme en s'analysant, en s'analysant soi-même, si l'on peut dire, car le soi, c'est à dire les identifications, en prennent un coup.

Cette question s'est trouvée fortement renouvelée à l'occasion des journées de l'ECF à l'automne 2009 dont le thème était « Comment devient-on psychanalyste à l'orée du XXI^{ème} siècle? » Le principe était de traiter cette question à partir de sa propre analyse en élaborant son propre cas. Dans les exposés de sujets féminins qu'il m'a été donné d'entendre ou que j'ai pu lire, il apparaissait clairement une corrélation entre devenir analyste et devenir femme. Dans chaque cas, l'analysante fait voir le chemin en zig zag qui la met sur la voie du devenir analyste et ce parcours est celui qui la dégage de la position névrotique hystérique pour l'introduire à un devenir femme. En somme, on devient analyste en devenant femme – du moins quand on est une femme et qu'on est hystérique – et on devient femme en analysant son rapport à son inconscient et à son désir. Ceci apparaît conforme à une indication donnée par le docteur Lacan qui soulignait l'identité de la position analytique avec la position féminine. Parmi ces exposés aux Journées d'automne, il y en avait deux en particulier que Jacques-Alain Miller, le directeur des journées, avait placé sous l'intitulé « la douleur des femmes regardées ». Dans les deux cas, le sujet avait eu à affronter la douleur du regard posé sur son corps et l'analyse avait permis une réconciliation avec cette jouissance insupportable. Dans le premier cas, l'analysante avait justement intitulé son exposé « la naissance d'une femme » et s'était présentée elle-même comme une analyste en formation montrant comment ce qui avait été jusque là son cauchemar devenait un rêve. Le récit du rêve est le suivant : la rêveuse regarde une femme nue, immobile, caressée par le vent dans un paysage paradisiaque. Sa pose et ses gestes lui évoquent le tableau célèbre de Sandro Botticelli « La naissance de Vénus », et l'analysante ajoute : « Cette découverte inaugure une aire nouvelle dans mon rapport à la féminité ». Dix ans auparavant, dans un cauchemar, un homme s'avance vers elle un couteau ensanglanté à la main et un peu plus tard, elle est hantée par un autre cauchemar où un homme nu, en érection, la poursuit. Elle note le passage du couteau au pénis en érection puis à l'érection de Vénus ; le passage de l'homme qui court à la Vénus immobile. Elle souligne aussi le passage de l'épouvante des deux premiers cauchemars, à la satisfaction du regard qui accompagne le rêve. Le cauchemar devient rêve témoignant ainsi d'un changement de position subjective : elle est regardée et ne court plus épouvantée, l'horreur a disparu et à sa place vient une sensation de satisfaction. La femme qu'elle est appelée à devenir naît d'un rêve qui lui permet de penser qu'il ne s'agit pas que d'assumer la castration mais aussi de

s'inventer un artifice pour la voiler, artifice fait de tissu, de feuilles et de psychanalyse. Le cauchemar est devenu rêve. La fille, une femme, un corps ont pris forme. L'identification masculine au père a cédé et a libéré un espace nouveau où vient se déployer son devenir femme. Elle note enfin, à la faveur d'un autre rêve, la conjugaison du devenir femme et du devenir analyste.

Dans le second cas, il s'agit d'une de nos collègues qui ayant fait la passe avait été nommée A.E. et qui, quelques années plus tard, reprend l'analyse à cause d'un symptôme très invalidant : une atteinte de l'œil, qui survient à deux reprises lors de conférences de psychanalyse données dans une langue étrangère. Symptôme violent et douloureux, touchant l'œil droit qui passe alors par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'analysante note une première étape de son analyse, antérieurement à la survenue du symptôme, où elle apparaissait comme une Vénus sortant des eaux du bain œdipien, et là elle se trouve confrontée à une figure d'horreur, méduse qui vient s'étaler sur son visage, image de la castration maternelle. Dans un rêve, enfin, au cours de cette deuxième analyse, elle entre en résistance avec ses patientes et son analyste. Elle y voit la mise en question à la fois de sa position féminine et de sa position d'analyste. Elle interprète l'évènement de corps, l'atteinte de l'œil, comme une touche d'exhibition, un trait de perversion transitoire, tel un : « père, ne vois-tu pas que je brûle ? »... de désir, et qui la médusait au moment de prendre la parole devant un public.

Ce questionnement, autour de *devenir femme et devenir analyste* se retrouve dans les exposés pour les Journées de Rennes de juillet 2010 dont le titre est : « Au début du XXI^{ème} siècle, comment naît le désir du psychanalyste ? ». Des analysantes explorent au travers de leur analyse les voies qui mènent au désir de l'analyste, et ces voies sont identiques à celles qui libèrent leur désir de femme des entraves de la névrose

Des femmes parlent d'amour

Enfin, mon attention a été retenue par le compte-rendu de la Conversation clinique de Barcelone animée par J.-A. Miller sur le thème : « L'amour dans les névroses ».

Cinq cas y sont discutés, tous de sujets féminins qui parlent d'amour.

Dans le premier cas, une femme est aux prises avec les embrouilles de l'amour mais les conditions qui déterminent ses choix sont claires. Elle ne peut aimer que des hommes exceptionnels. Par contre elle ne saurait jouir qu'avec des hommes faibles. L'analyse permet d'isoler une forte défense contre le désir masculin et une identification virile marquée. « C'est un homme qui rêve d'être une femme ». Voilà ce qu'en dit son analyste. Durant la cure cette femme s'est reconnue dans l'homme de ses rêves et la découverte de cette identification virile imaginaire l'apaise et la réconcilie avec sa jouissance. Passé ce franchissement, elle interrompt la cure. L'analyste conclut : « Elle est venue ne sachant quoi faire avec les hommes, y compris avec celui qu'elle était pour elle-même ; elle est repartie sachant certaines choses sur son embrouille et mieux accordée à sa jouissance ».

Dans un autre cas une femme forte et très douée est déstabilisée, contre toute attente, au moment où elle quitte son mari. L'analyse révèle une solide identification au père. Dans le couple elle est du côté du maître, tandis que le mari qui y consent, occupe la place de l'esclave. Sa surprise est de découvrir, au moment où elle se sépare de son mari, que quelque chose dont elle ne savait rien, reste accroché du côté de celui-ci. D'où la remarque faite par J.-A. Miller au cours de la conversation : « Un homme peut n'avoir aucun attribut phallique imaginaire et pour autant il peut représenter le signifiant phallique indispensable au sujet féminin pour s'orienter dans sa jouissance. Chaque fois que l'on rencontre une femme forte il faut savoir où se trouve la signifiant phallique caché, c'est à dire le porteur qui assume cette fonction. Cela permet de comprendre pourquoi, comme dans ce cas, elles ne peuvent se

séparer de ces hommes apparemment indignes. Cette fonction leur est nécessaire. » Voilà le point d'éclairage porté sur la vie sexuelle d'une femme.

Enfin dans un dernier cas une femme maintenait des relations sexuelles avec l'homme qui ne l'aimait pas et se détournait sexuellement de l'homme qui l'aimait. Dans la discussion J.-A. Miller met en valeur le point suivant : l'important n'est pas d'être aimée ou de ne pas être aimée, ce qui compte avant tout c'est la position du partenaire masculin. L'homme est-il amant ou est-il aimé ? Montre-t-il ou non son manque ? Il y a ainsi des femmes dont la condition érotique est que l'homme ne soit pas amoureux, car lorsqu'il l'est, il peut leur apparaître comme insuffisamment viril. Elles recherchent alors des « bad boys ». Non pour qu'ils les maltraitent mais parce qu'elles trouvent chez ces partenaires qui ne sont pas amoureux et qui n'offrent pas leur manque la condition pour pouvoir les *phalliciser*.

On constate à travers la grande diversité des cas qu'il n'y a pas de voie unique pour devenir femme. Il n'existe que des solutions singulières toujours marquées par un reste symptomatique, qui témoigne d'une irréductibilité de l'impasse sexuelle. Pour autant ces réponses s'insèrent toutes dans des coordonnées que Freud d'abord et ensuite Lacan ont su mettre à jour.

Il y a à la base l'impasse sexuelle aperçue par Freud et que Lacan a formulé comme un « il n'y a pas de rapport sexuel ». Ce qui peut s'entendre ainsi : rien n'est écrit d'avance quant-au sexe, c'est-à-dire rien en ce qui concerne le rapport du sujet à son propre corps ou au corps sexué du partenaire. Quant-au sexe, il y a une page blanche qu'il s'agit de remplir.

À cette impasse la névrose répond par l'Œdipe, que Freud a dégagé avec la butée sur le roc de la castration. L'Œdipe répond à la question du sexe par l'identification et par l'amour. Deux modes de refoulement du désir et de la jouissance qui oblitèrent chez le sujet sa position sexuée.

Comment Lacan a-t-il répondu à cette difficulté quant-au sexe et à la question du devenir femme ?

Limites de l'Œdipe freudien

Lacan a d'abord aperçu les limites de l'Œdipe freudien. Dans un article de 1938 qu'il consacre à la famille il examine le statut du complexe d'Œdipe et note que celui-ci n'a pas le caractère universel que Freud n'avait pas hésité à lui attribuer.

Lacan relativise l'Œdipe et le rapporte à la structure de la famille paternaliste fondée sur la prévalence du principe mâle. Corrélativement, cette structure induit une occultation du principe féminin sous l'idéal masculin. Lacan s'exprime ainsi dans ce texte de 1938 : « Les origines de notre culture sont trop liées à ce que nous appelons les aventures de la famille paternaliste pour qu'elle n'impose pas à toutes les formes dont elle a enrichi le développement psychique, une prévalence du principe mâle dont la portée morale conférée au terme de virilité suffit à mesurer la partialité. Il tombe sous le sens de l'équilibre, qui est le fondement de toute pensée, que cette préférence à un envers. Fondamentalement c'est l'occultation du principe féminin sous l'idéal masculin dont la Vierge, par son mystère, est, à travers les âges de cette culture, le signe vivant. »¹⁴

Le complexe d'Œdipe que Freud avait extrait de cette structure paternaliste de la famille, comporte à son tour cette même partialité : prévalence du principe mâle et occultation du principe féminin, sous l'idéal masculin.

Pour une femme la conséquence ultime en est alors ce que Freud décrivait comme protestation virile. C'est à dire l'identification à l'idéal masculin avec pour corrélat

¹⁴ Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autre écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 84.

l'occultation du principe féminin. Mais dans le même temps, Freud a parfaitement relevé que le complexe d'Œdipe n'offrait aucune voie à la féminité. À la fin de son œuvre il nous a légué une question irrésolue sous la forme de cette interrogation qu'il avait confiée à l'un de ses proches et qui a été rapportée au docteur Lacan qui s'en est fait ensuite le messager : « Que veut la femme ? ». Lacan ayant relevé cette occultation du principe féminin introduit par l'Œdipe freudien propose aussitôt une nécessaire révision du complexe. Ici s'annonce le programme de Lacan dans la psychanalyse, soit la réintroduction du principe féminin dans la théorie analytique.

C'est cet *aggiornamento* de la doctrine freudienne qu'il développe sous différentes formes dans ses séminaires et dont témoignent, par exemple, la dernière partie de son enseignement dans son Séminaire *Encore* avec son retour à la question de Freud : « Que veut la femme ? »

Il y déclare : « Ce que j'aborde cette année est ce que Freud a expressément laissé de côté, le *Was will das Weib ?* le *Que veut la femme ?* Freud avance qu'il n'y a de libido que masculine. Qu'est-ce à dire ? Sinon qu'un champ, qui n'est tout de même pas rien, se trouve ainsi ignoré. »¹⁵

C'est dans ce même Séminaire XX, *Encore*, que Lacan indique que le complexe d'Œdipe entérine la fiction d'un rapport sexuel qui pourrait s'écrire, constituant ainsi une solution à l'impasse sexuelle, en l'occurrence sous la forme du rapport entre le père et la mère. C'est cela le fondement du complexe d'Œdipe.

Lacan y oppose l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel entre un homme et une femme. « La femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère » lorsqu'on la réfère à l'Œdipe, *Quoad matrem*, nous dit Lacan. Et corrélativement l'homme n'entre en jeu dans le rapport sexuel que *Quoad castrationem*, c'est à dire « en tant qu'il a rapport avec la jouissance phallique. »¹⁶

L'incroyable succès que la référence à la scène primitive a connu dans la théorie analytique tient au fait qu'elle fait croire au rapport sexuel. Nous avons là l'un des éléments sur quoi s'opposent Freud et Lacan en ce qui concerne le problème du père.

Le complexe d'Œdipe freudien écrit le rapport sexuel sous la forme d'un rapport entre le père et la mère. Lacan, lui, a essayé de développer une conception du père qui prenne en compte les conséquences des particularités de la sexualité féminine.

Il y a un deuxième point concernant l'élaboration par Lacan de la question féminine. Lacan va reconsidérer l'Œdipe freudien en le formalisant. Dans son Séminaire *les psychoses*, il entreprend une clinique différentielle des psychoses et des névroses en opposant le cas Schreber au cas de Dora. Il montre que ce qui se présente dans les deux rêves de Dora est la question : « Qu'est que c'est que d'être une femme ? » ou « Qu'est qu'un organe féminin ? »¹⁷ Et il note que, pour une femme, l'accès à son sexe se fait par la voie d'une identification imaginaire au père à travers le complexe d'Œdipe. Il ajoute : « Il n'y a pas à proprement parler, dirons-nous, de symbolisation du sexe de la femme comme tel. En tous les cas, la symbolisation n'est pas la même, n'a pas la même source, n'a pas le même mode d'accès que la symbolisation du sexe de l'homme. Et cela parce que l'imaginaire ne fournit qu'une absence, là où il y a ailleurs un symbole très prévalent. »¹⁸ En raison de cette prévalence de la forme imaginaire du phallus, l'accès de la femme au complexe d'Œdipe, son identification imaginaire, se fait en passant par le père. Ainsi l'un des sexes est nécessité à prendre pour base de son identification l'image de l'autre sexe. Ce que Lacan notait en 1956, comme « il n'y a pas de symbolisation du sexe de la femme », c'est ce qu'il va thématiquer un peu plus tard en disant « La femme n'existe pas ».

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 75.

¹⁶ *Ibid.*, p. 36.

¹⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Le Seuil, 1981, p. 197.

¹⁸ *Ibid.*, p. 198.

Il ajoute : « Devenir une femme et s'interroger sur ce qu'est une femme ce sont deux choses essentiellement différentes. Je dirai même plus – c'est parce qu'on ne le devient pas qu'on s'interroge, et jusqu'à un certain point, s'interroger est le contraire de le devenir. »¹⁹

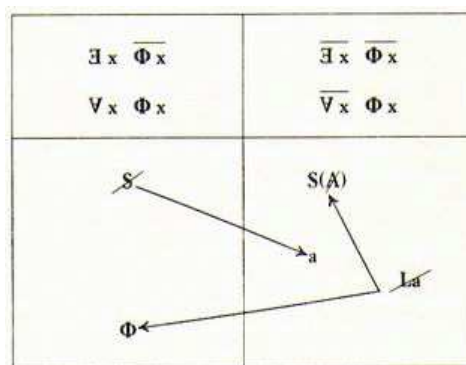
Troisième point : Lacan va opérer une première infraction au principe freudien en faisant un pas hors de la triangulation œdipienne : il isole la fonction de l'Autre femme, d'abord dans le cas Dora en reconnaissant la place occupée par Mme K. Désormais on sort de l'Œdipe, un quatrième élément est ajouté au ternaire freudien, et celui-ci n'est référé ni au père, ni à la mère. Enfin cet élément est proprement sexué, ce que ne sont ni le père ni la mère, puisque leur définition est référée à une relation au seul phallus. Il en est d'ailleurs de même du troisième terme du triangle œdipien, l'enfant, dont le statut ressortit aussi à sa relation au phallus. Lacan fonde désormais la femme comme Autre, au delà de l'Œdipe, et il en développera les dernières conséquences dans son Séminaire *Encore*.

Quatrième point. Lacan isole la spécificité de la demande féminine. L'année de son Séminaire *L'éthique de la psychanalyse* il relève précisément que la pensée de Freud appartient à une époque qui avait articulé cette question avec une insistance toute spéciale. Il distingue en particulier les pièces du dramaturge Ibsen qui mettent en scène ce monde de la fin du XIX^e siècle où l'on voit émerger la demande féminine, monde dans lequel mûrissait alors la pensée de Freud. Chose que l'on semble avoir oubliée à l'époque où Lacan s'exprime : « Il est étrange que l'expérience analytique ait plutôt étouffé, amorti, éludé les zones du problème de la sexualité vue dans la perspective de la demande féminine. »

Nous sommes à la fin de l'année 1959, et dès lors Lacan va considérer cette perspective de la demande féminine, qui ouvre sur le désir féminin, puis sur la jouissance féminine, pour éclairer ces zones de la sexualité jusque là laissées dans l'ombre.

Formules de la sexuation

Le dernier point. Avec les formules de la sexuation que nous trouvons page 73 de son Séminaire *Encore*, Lacan va écrire les deux positions sexuelles qui peuvent s'extraire de l'expérience : l'une à partir de l'Œdipe, première formule ; et l'autre à partir d'un au-delà de l'Œdipe, seconde formule.



La première formule est la formule œdipienne, elle met en écriture ce que thématise Freud avec le complexe d'Œdipe : la constitution de l'ensemble de tous les hommes - tout x - en tant qu'ils sont soumis à la fonction phallique ; donc pour tout x phi de x – qui veut dire que tous les hommes sont soumis à la castration.

¹⁹ *Ibid.*, p. 200.

Mais la constitution de cet ensemble se fait à partir d'une exception à cette loi. Cette exception c'est : « il en existe Un pour lequel cette formule n'est pas vraie. Il existe x tel que non ϕ de x . Il en existe Un qui n'est pas castré. C'est le père primitif freudien. On trouve cette formule dans les deux écritures qui figurent dans la partie gauche du tableau de la sexualité.

De ce côté de l'Œdipe on ne trouve qu'une seule formule, valable pour les deux sexes et pour s'orienter dans la sexualité. Et c'est de ce côté que – homme ou femme névrosés – nous nous tenons. L'hystérique y trouve sa place tant qu'elle n'est pas analysée. Cette formule est référée à un universel, à un « valable pour tous » indexée par le « Tout phallique ».

C'est ce que Freud avait appris de l'insatisfaction hystérique, qu'il croyait indépassable. D'où sa croyance à l'universalité du complexe d'Œdipe et au « Tout phallique » lorsqu'il disait qu'il n'y a qu'une seule libido et qu'elle est masculine.

Lacan a élaboré une autre formule qu'il a située au-delà de l'Œdipe où la sexualité féminine peut trouver sa place. Cette nouvelle formule, qui est inscrite dans la partie droite du tableau de la sexualité, pas tout x ϕ de x , indique que la femme n'est pas entièrement soumise au régime phallique.

Pour autant, il n'existe pas de x tel que non ϕ de x , c'est-à-dire il n'est pas question d'échapper à la référence phallique.

Position féminine ici veut dire deux choses. Premièrement c'est ce qui est Autre, avec un grand A ; ou qui a rapport à l'Autre. Tandis que de l'autre côté, la jouissance phallique elle, n'a pas rapport à l'Autre. Deuxièmement, cette position féminine c'est celle qui est « pas toute », c'est-à-dire qui ne peut être référée à un universel. Ce n'est pas le « pas tout » comme exception à l'universel que l'on rencontre du côté œdipien, c'est un *pas-tout* qui indique l'impossibilité d'écrire un universel.

J.-A. Miller a souligné cet effort de Lacan dans sa doctrine du père qui consiste à inscrire la fonction paternelle dans un au-delà de l'Œdipe, du côté de la sexualité féminine. Cette formalisation lui a permis de mettre en question l'inscription de la fonction paternelle dans la sexualité masculine. C'est ce qui le conduit à établir une nouvelle conception du père intégrant les données de la sexualité féminine : c'est la fonction du signifiant paternel comme semblant, et corrélativement celle du semblant phallique.

Dans les analyses, quand nous partons de l'hystérie, nous partons de l'Œdipe et nous élaborons les conditions œdipiennes qui déterminent les choix sexuels du sujet.

Nous trouvons alors les identifications que l'analyse dissout et, au delà des personnages œdipiens, le sujet est alors confronté aux coordonnées du signifiant, de l'objet et de la jouissance à partir desquels il doit inventer sa manière d'aimer, de jouir et de désirer...mais pas sans être guindé par un reste symptomatique.

C'est ce que formule une analysante pour ponctuer un parcours analytique de plusieurs années. Depuis l'enfance elle est affectée par de très nombreux symptômes respiratoires : toux, asthmes, allergies, qu'elle a empruntés au père. Avec la mise à jour des articulations signifiantes dans lesquelles s'inscrivaient ces identifications masculines, bien que quelque toux expectorante persiste, ce symptôme s'est éloigné.

Alors il lui échappe ces mots, comme dans un lapsus : « jusqu'ici je crachais comme mon père, maintenant je crache le père. »